

Entre évitement et ressassement : le spectre colonial belge dans les productions littéraires, artistiques et culturelles

Sabrina PARENT
Université libre de Bruxelles

Véronique BRAGARD
Université catholique de Louvain

Maurice AMURI MPALA-LUTEBELE
Université de Lubumbashi

La dernière décennie semblait attester d'une transition décoloniale en Belgique. L'exposition *Indépendance* de 2010 faisait rentrer dans le Musée Royal de l'Afrique centrale à Tervuren les voix et points de vue des Congolais.e.s. Par ailleurs, la rénovation dudit musée promettait d'embrasser une perspective « autre », c'est-à-dire déconstruisant l'idéologie coloniale, laissant percer la voix des anciens colonisés et faisant la part belle à la création artistique. Dans le même temps, la « colonialité » ⁽¹⁾ des espaces publics ne laissait plus indifférent : les statues du roi Léopold II étaient contestées ⁽²⁾ et, suite à de nombreuses protestations, l'hommage qui devait être rendu au « Roi bâtisseur » en décembre 2015 fut finalement annulé. En contrepoint, une statue de Lumumba créée par l'artiste Rhode Makoumbou circulait dans des endroits symboliques (Galerie Ravenstein, KVS – le Théâtre royal flamand) confirmant l'idée que le Premier ministre congolais devait trouver un lieu de mémoire physique dans la ville, mais aussi symbolique dans la narration nationale. Une partie de la société civile montrait sa détermination à changer les mentalités – ce que relayait le colloque « Le passé colonial belge dans la littérature et les arts contemporains (2000-2015) », organisé à l'Université libre de Bruxelles en mars 2017 en collaboration avec l'Université catholique de Louvain et l'Université de Lubumbashi. Rassemblant chercheur.e.s, activistes et artistes, ces journées ont pris à bras-le-corps l'héritage colonial

(1) Cette notion, reprise du sociologue Aníbal Quijano (2007), implique une étroite relation entre essor du capitalisme et colonisation sur base d'une racialisation du travail. Née à l'époque moderne, la colonialité du pouvoir, selon Quijano, ne s'achève pas avec les indépendances, mais se maintient dans nos sociétés actuelles.

(2) À titre d'exemple, citons l'action de l'écrivain Théophile de Giraud en septembre 2008 qui, en peignant de rouge la statue de Léopold II (située à côté de la place du Trône à Bruxelles), rendait visible la position suivant laquelle l'« œuvre colonisatrice » (du souverain, entre autres) est un « crime contre l'humanité ».

afin de mettre au jour le « patrimoine en partage » ⁽³⁾ de la « postcolonie » ⁽⁴⁾.

1. Des espoirs déçus

Pourtant, au printemps 2019, alors que les campagnes électorales (régionale, fédérale et européenne) battent leur plein, on entend peu dans les médias traditionnels ou au sein des partis politiques débattre de la persistance du passé colonial et de la nécessité de déjouer, par des mesures politiques, l'idéologie raciste qu'il véhicule ⁽⁵⁾. Lorsque le sujet est abordé, il est porté principalement par des personnalités politiques masculines, d'origine africaine exclusivement : Pierre Kompany (CDH – Centre démocrate humaniste), Kalvin Soiresse (Ecolo), Olivier Mukuna (le parti controversé Be.one). Le « compromis confortable » made in Belgium qu'identifiait l'historien Idesbald Goddeeris, à savoir « reconnaître les erreurs du passé » tout en « peignant un portrait globalement positif des colonisateurs idéalistes » (Goddeeris : 2015), semble pourtant ne plus tenir et ce, d'autant moins que la rénovation du Musée de Tervuren ainsi que la gestion des événements autour de la Décennie des Afro-descendants ⁽⁶⁾ ont suscité bien des controverses et beaucoup d'insatisfaction ⁽⁷⁾.

(3) Cette expression est reprise de l'appel à communication qu'avaient lancé Corinne Grenouillet et Anthony Mangeon en vue de l'organisation du colloque « La relation franco-africaine, une nouvelle histoire politique et littéraire (1975-2015) » organisé du 11 au 13 avril 2017 à l'Université de Strasbourg.

(4) Défini par Achille Mbembe (2000) comme « société récemment sortie de l'expérience que fut la colonisation », le terme inclut les sociétés ayant subi le joug colonial et celles qui l'ont imposé.

(5) À titre d'exemple, une grande partie de la population belge ne comprend pas ce qu'il y a de choquant, lors de la célébration de la très populaire fête de Saint-Nicolas, à perpétuer la tradition du Père « fouettard », le serviteur du grand Saint ayant pour tâche de fouetter les enfants qui n'auraient pas été sages, et dont la représentation relève du cliché racisant : censé être africain, le personnage a le visage grimpé de noir, les lèvres rouge vif et porte une perruque « afro ».

(6) À ce sujet, voir la carte blanche du 24 juin 2019 intitulée « Décennie pour les Africains : ceci n'est pas une inauguration » dans le magazine *Le Vif*, disponible en ligne et consulté le 7 janvier 2019 : https://www.levif.be/actualite/belgique/decennie-pour-les-africains-cest-n-est-pas-une-inauguration/article-opinion-1157901.html?cookie_check=1578373674.

(7) Dans le lot d'événements récents relatifs au passé colonial belge, seule l'attribution du nom de Lumumba à un bout de place, un « square » de Bruxelles, le 28 juin 2018, a été perçue comme une timide avancée, néanmoins critiquée sous plusieurs angles. Alors que diverses associations s'étaient toujours battues pour que la place soit située dans le quartier congolais, Matongé, à Ixelles, cette commune a toujours refusé obstinément ce geste symbolique. C'est finalement la commune de Bruxelles qui a soutenu le projet, mais comme sur le bout des lèvres. En effet, Lumumba n'a le droit qu'à un coin, à peine un square, puisque non conçu pour s'y arrêter. Le panneau « explicatif » n'engage en rien la responsabilité de la Belgique dans l'assassinat du Premier ministre congolais et reste ainsi muet quant à la colonisation belge. Il s'agit d'un texte – que nous reproduisons ci-dessous – sciemment dés-historicisé et dé-politisé, typique du maintien, au niveau institutionnel, du compromis « à la Belge » : « “Ni brutalités, ni sévices, ni tortures ne m'ont jamais amené à demander la grâce, car je préfère mourir la tête haute, la foi inébranlable et la confiance profonde dans la destinée de mon pays, plutôt que vivre dans la soumission et le mépris des principes sacrés.” Patrice Emery Lumumba, Premier ministre du Congo indépendant, assassiné le 17 janvier 1961 aux côtés de Joseph Okito et Maurice Mpolo. »

Concernant la rénovation de l'« Africa Museum » de Tervuren, Arnaud Lismond-Mertes du Collectif solidarité contre l'exclusion (CSCE) en pointe les lourds manquements, le Musée restant un lieu de mémoire qui continue d'exprimer sa prétention à incarner la voix de la Science tout en taisant les voix des Congolais et de la diaspora ⁽⁸⁾. En outre, le Musée rénové nie la contemporanéité des responsabilités morales des entreprises et des gouvernements et participe paradoxalement à la diffusion de stéréotypes racistes (Lismond-Mertes : 2019).

Le déni colonial est tel qu'un rapport de l'Organisation des nations unies ⁽⁹⁾ datant de février 2019 formule des recommandations à l'égard de l'état belge afin de remédier aux discriminations endémiques à l'égard des Afro-descendants. Parmi ces recommandations, il s'agit de présenter des excuses pour les atrocités commises durant la colonisation, mais aussi d'encourager les écoles et universités à jouer leur rôle. Comme le note Fiona Nziza de Louvain Coopération :

Si l'école abordait la colonisation telle qu'elle a été pratiquée, en incluant les récits des anciens colonisés, en condamnant cette période sombre de l'histoire, en clamant haut et fort un « plus jamais ça », si elle abordait les conséquences que la colonisation a engendrées et qu'elle continue à engendrer aujourd'hui, peut-être que le jeune, qui aurait envie d'apporter sa pierre à l'édifice pour faire évoluer les choses, irait dénoncer auprès des instances européennes les mécanismes de domination qui persistent plutôt que d'aller peindre une porte au fin fond d'un village au Bénin ⁽¹⁰⁾.

Une perspective de réconciliation accompagnée d'actes symboliques peine à émerger face au racisme latent, à l'attrait des partis politiques aux idées racistes revendiquées et, plus largement, à l'ignorance de l'histoire coloniale belge par une grande partie de la population. Celle-ci n'est d'ailleurs pas encouragée, par des exemples qui viendraient « d'en haut », à une quelconque remise en question. Ainsi, face au contenu du rapport onusien, le Premier ministre de l'époque, Charles Michel, n'a offert que son scepticisme, le trouvant « très étrange », la Belgique ayant, selon lui, « toujours essayé de mener au plus loin le combat contre toute forme de discrimination » ⁽¹¹⁾.

(8) On peut ici noter, en contre-exemple à la démarche de Tervuren, que la section sur l'esclavage au Tropen Museum d'Amsterdam travaille en collaboration avec le collectif Black Archives qui ne cesse d'améliorer la manière de communiquer sur ces questions délicates.

(9) Cf. l'article de Marie-France Cros : 11 février 2019, « Pour les experts des Nations Unies, la Belgique doit présenter ses excuses pour son histoire coloniale », *La Libre Belgique*, disponible en ligne et consulté le 14 décembre 2019 : <https://www.lalibre.be/international/pour-les-experts-des-nations-unies-la-belgique-doit-presenter-des-excuses-pour-son-histoire-coloniale-5c6190cf9978e2710e435f4b>.

(10) Intervention de Fiona Nziza « La décolonisation des savoirs » lors du TedxUCLouvain du 28 mars 2019 ayant pour thème *Reshaping the Globe*. L'intervention est disponible sur le site : <https://uclouvain.be/fr/decouvrir/actualites/fiona-nziza-la-decolonisation-des-savoirs.html>, consulté le 18 décembre 2019.

(11) Cf. le communiqué de l'agence Belga, diffusé le 12 février 2019 sur le site de *La*

Suite à ce rapport, un débat télévisé houleux, organisé le 17 février 2019 par le journaliste Christophe Deborsu dans une émission télévisée (RTL) reconnue comme sensationnaliste (*C'est pas tous les jours dimanche*) a surtout mis en avant une relativisation, voire une minimisation de la violence coloniale exercée au Congo ainsi qu'une mise en exergue des « bienfaits » de la colonisation. Ceux-ci étaient d'autant mieux et d'autant plus brandis qu'ils se voyaient « confirmés » par l'ouvrage récent (2018) d'un enseignant-chercheur africain, docteur en géographie, Jean-Pierre Nzeza Kabu Zex-Kongo : *Léopold II, le plus grand chef d'état de l'histoire du Congo* (L'Harmattan). L'ouvrage, dont le titre déjà révèle le caractère davantage panégyrique que scientifique, plaide pour une réhabilitation de l'image et de l'entreprise coloniale du souverain belge.

Déçue par le simplisme du débat, une des invitées, l'historienne Amandine Lauro (Université libre de Bruxelles) publie, en collaboration avec son collègue Benoît Henriët (Vrij universiteit Brussels), une « Carte blanche » dans le quotidien belge *Le Soir* du 8 mars 2019 ayant pour objectif de contrer plusieurs idées reçues à l'égard de la colonisation belge. Dans cette carte blanche, les auteurs rappellent leur devoir de « mise en contexte et de distanciation », leur qualité de chercheurs les empêchant de prendre parti :

En histoire, il ne s'agit pas de distribuer les bons et les mauvais points ni de juger les acteurs du passé à l'aune des valeurs morales du présent. C'est en ce sens que les historien.ne.s ne peuvent pas se reconnaître dans des appels à instruire les « crimes coloniaux » dans un simulacre de tribunal. C'est aussi en ce sens que l'instrumentalisation de nos appels à la nuance et à la complexité (au « contexte ») par des interlocuteurs cherchant à diluer les responsabilités des autorités coloniales est particulièrement difficile à contrecarrer. ⁽¹²⁾

Qu'il s'agisse du groupe d'experts de l'ONU, de la diaspora africaine de Belgique, d'associations militantes (telles le Collectif Mémoire coloniale et lutte contre les discriminations) ou encore de « simples » membres de la société civile, tous établissent un lien fort entre d'une part, les discriminations à l'égard des Afro-descendants dans la société belge actuelle et d'autre part, l'histoire coloniale du pays. Selon l'anthropologue Jacinthe Mazzocchetti « en restant dans le non-dit, sans prendre la peine de creuser la question coloniale et postcoloniale », on laisse la place à un « racisme ordinaire tellement ancré qu'il en devient inconscient » ⁽¹³⁾. Par ailleurs, quelles que soient les actions et mesures souhaitées (symboliques – excuses – ou concrètes – discrimination

Libre Belgique, consulté le 14 décembre 2019 : <https://www.lalibre.be/belgique/politique-belge/la-belgique-doit-elle-s-excuser-pour-son-passe-colonial-charles-michel-reagit-au-rapport-du-groupe-d-experts-de-l-onu-5c62b27a9978e2710e4d661a>.

(12) La carte blanche est disponible sur ce site : <https://plus.lesoir.be/211032/article/2019-03-08/carte-blanche-dix-idees-recues-sur-la-colonisation-belge>, consulté le 14 décembre 2019.

(13) Les propos de l'anthropologue sont rapportés dans l'article d'Elodie Blogie : 7 octobre 2016, « La Révolte des jeunes Belges de la diaspora africaine », *Le Soir*, accessible en ligne pour les abonnés, consulté le 12 décembre 2019 : <http://plus.lesoir.be/62912/article/2016-10-07/la-revolte-des-jeunes-belges-de-la-diaspora-africaine>.

positive, transformation des lieux de mémoire), tous formulent le vœu d'une plus grande implication du/des politique.s.

Si les politiques restent frileux, voire aveugles, à l'emprise du passé sur les mentalités présentes, les acteurs de la société civile, Afro-descendants ou non, font bouger les lignes – parfois au sein même de leur activité professionnelle. Sensibles au reproche qui consiste à voir dans la prise de distance une protection dans une tour d'ivoire, les historien.ne.s participent à la vulgarisation de leurs recherches et certains, tels Guy Vantemsche, en viennent même à énoncer clairement que la colonisation est un « viol » d'une société à l'égard d'une autre ⁽¹⁴⁾. Par ailleurs, l'histoire de la colonisation belge et la décolonisation des savoirs, si elle n'est toujours pas obligatoire au programme de l'enseignement secondaire, trouve progressivement sa place à l'Université, dans des cours destinés aux futurs enseignants du secondaire – qui souvent découvrent alors cette histoire occultée, avouent ne pas comprendre les raisons de l'oubli national, et en éprouvent parfois une certaine honte. Dans le cadre de ces cours universitaires, un moyen d'aborder la colonisation est l'angle artistique, la bande dessinée ou le roman, par exemple. Ainsi, Bamko-cran, comité de femmes pour l'interculturalité, a mis en place une formation à un militantisme décolonial en partenariat avec l'Université Saint-Louis. Artistes, enseignants, sociologues, anthropologues se rapprochent pour « décoloniser les arts » (Cukierman, Dambury & Vergès : 2018) et les savoirs et se « défaire [d]es legs racistes du passé » (Mbembe : 2016). La décolonisation des savoirs doit donc nécessairement être portée à la fois par l'ancien colonisateur – suffisamment informé de ses actions colonialistes – et par le décolonisé – face au spectre de la colonisation – appelé à conduire cette propriété intellectuelle vers la mondialisation. Ce qui transparait aussi des productions artistiques contemporaines.

2. En réponse au déni des politiques, l'art : entre évitement et ressassement

Comme pour compenser l'absence d'avancées politiques, l'on note une profusion, depuis les années 2000, d'œuvres littéraires et artistiques, belges, congolaises et plus largement, internationales, se focalisant sur le passé colonial belge et ses avatars néocoloniaux. Nombreux sont les artistes de l'extrême contemporain qui s'emparent de cette histoire et rencontrent succès et reconnaissance, parfois davantage hors Belgique. Elles et ils sont d'origines diverses, ont des parcours de vie souvent internationaux, et produisent des œuvres variées : romans (Fiston Mwanza Mujila, Marcel-Sylvain Godfroid, In Koli Jean Bofane, Eric Vuillard, José Tshisungu wa Tshisungu, Wilfried N'Sondé, Clémentine Faïk-Nzuji, Joelle Sambi), nouvelles (Parole Mbengama, Freddy Kabeya, Monique Mbeka Phoba, Bisbish Mumbu, Richard Ali), poésie (Kalvin Soirese, Laurent Demoulin), romans graphiques et bandes dessinées (Barly Baruti & Christophe Cassiau-Haurie, Jean-Philippe Stassen & Sylvain Venayre, Maryse et François Charles & Frédéric Bihel, Stéphane

(14) Interview de Guy Vantemsche, retraité de la VUB, dans *Les Enfants de la colonisation*, série de six épisodes diffusée dès le 20 novembre 2018 sur la VRT: <https://www.vrt.be/vrtnws/fr/2018/10/24/les-enfants-de-la-colonisation-lheritage-du-congo-belge/>, consulté le 14 décembre 2019.

Miquel & Loïc Godart, Tom Tirabosco & Christian Perrissin, Nicolas Pitz, Hermann & Yves H., Michael Matthys), pièces de théâtre (David Van Reybrouck, Faustin Linyekula), courts ou longs métrages relevant de la fiction ou du documentaire (Monique Mbeka Phoba, Sven Augustijnen, Marie-Anne Thunissen, Nathalie Borgers, Nganji), photographies (Kiripi Katembo, Sammy Baloji, Vincent Meessen, Nganji), peintures (Mufuki Mukuna, Chéri Chérin, Sammy Baloji), musique (Badi, Baloji, Pitcho). Relevant le plus souvent de pratiques intergénériques, intermédiaires et interdisciplinaires, ces productions culturelles reflètent la démarche de leurs auteur.e.s qui consiste à la fois à défier les images médiatiques et à croiser les mémoires. La littérature ne peut plus se concevoir sans son interaction avec d'autres formes artistiques, d'autres approches mémorielles et émotionnelles.

Les œuvres littéraires et artistiques analysées dans ce dossier sont autant de « reconfigurations » de l'histoire coloniale qui tentent de combler le manque de sites commémoratifs, de débats publics de fond et de mesures politiques. Il faut cependant noter que les façons de gérer le passé dans ces œuvres sont parfois diamétralement opposées. Le dernier numéro de *Francofonia* consacré aux *Enjeux de la mémoire dans la littérature et les arts contemporains de la République démocratique du Congo* observe l'emprise de l'immédiateté et conclut à une littérature congolaise dominée par le temps présent : le passé lui a échappé et le futur semble impossible à imaginer. Selon l'écrivain Fiston Mwanza Mujila, il faut trouver la cause de cette « aphasie », de cette « amnésie des Congolais » dans « la violence de la guerre, qui n'a épargné personne » (cité dans Brezault : 2019, p. 139). Ce présent perpétuel, où le passé est *évit*é, est enfermé dans une mondialisation extractive et « spoliative ». Toutefois, le passé colonial n'est pas complètement évacué. Il se fait visible dans les interstices de l'amnésie, par le biais du travail minier et de la survie quotidienne après la guerre, comme une répétition des méfaits de la colonisation : « au commencement était la pierre et la pierre provoqua la possession et la possession la ruée, et dans la ruée débarquèrent des hommes aux multiples visages qui construisirent dans le roc des chemins de fer, fabriquèrent une vie de vin de palme, inventèrent un système, entre mines et marchandises » (Mwanza Mujila : 2014).

D'autre part, beaucoup d'œuvres produites dans le contexte belge semblent *ressasser* le passé, avec culpabilité ou nostalgie. Dans nos sociétés commémoratives, sommes-nous victimes d'un surplus mémoriel qui, paradoxalement, nous paralyserait ? Ou, au contraire, les mémoires du passé colonial deviendraient-elles des « mémoires de prothèse » (Landsberg : 2004), c'est-à-dire des mémoires que nous nous approprions, sans avoir vécu les traumatismes mais via notre capacité d'empathie, activée par les médias ? Si les fantômes coloniaux, présents dans les productions culturelles à travers divers médias, révèlent « notre position complice à l'intérieur de ces régimes d'images qui servent de médiateur et même génèrent la reproduction de l'inégalité » (Demos : 2013), l'empathie ne nous invite-t-elle pas, au moins à titre individuel, à la réflexion, voire à l'action, pour déjouer la colonialité toujours à l'œuvre dans notre présent ? Il s'agirait alors, à l'instar de l'artiste photographe Sammy Baloji, de nous intéresser au colonialisme non pas comme « a thing of the past, but in the continuation of that system » (Baloji : 2019).

Les œuvres analysées dans ce numéro relèvent de divers médiums et genres : de la littérature (*Tram 83* de Fiston Mwanza Mujila, *Congo Inc.* de Jean Bofane), du théâtre (*Missie* de Van Reybrouck), de la peinture (celles de Chéri Samba), de pratiques artistiques, telles la sculpture ou l'installation plastique ou filmique (ceux de Thu Van Tran ou de Vincent Meesen), ou encore du documentaire (*Nonkel Pater*). Toutes ont invité les spécialistes du dossier (Katie Tidmarsh, Ninon Chavoz, Magali Nachtergaele, Maarten Langhendries) à la tâche de les interpréter. Le rôle de ces experts est crucial. Elles et eux seul.e.s ont reçu la formation qui leur permet non seulement de discerner, dans l'objet littéraire, artistique et culturel, le rapport intime entre le fond et la forme, mais aussi d'établir le lien entre cet objet et le contexte socio-historique de sa création et de sa réception. Ainsi outillés, et ne renonçant pas à leurs propres intuitions, ces spécialistes ouvrent d'autres portes que celles des historien.ne.s en mettant au jour des savoirs éthiques (« Qu'aurais-je fait dans les mêmes circonstances ? ») et émotionnels (« Qu'aurais-je ressenti si j'avais été à la place de l'autre ? »). Leur approche transversale et interdisciplinaire met en exergue le rôle du visuel et de l'intermédial à perturber le récit d'une modernité éclairée. Ils et elles interrogent ce que ces productions artistiques et culturelles nous permettent de comprendre des mécanismes mémoriels, tant individuels que collectifs : de quels phénomènes d'occultation, de sélection, de re-construction (enjolivement ou altération) ces œuvres sont-elles les témoignages ? Entre l'individuel et le collectif, que dire de la mémoire familiale, de ses silences, tabous ou clichés ? Dans une société qui accorde de plus en plus de place à la mémoire et au « devoir de mémoire », quelle part et quel type d'oubli (Weinrich, Ricœur, Kipman) est néanmoins nécessaire ou admissible pour reconfigurer l'avenir ? Les mémoires coloniales sont-elles condamnées à être spectrales et/ou rivales ou est-il possible de les faire dialoguer afin qu'elles deviennent le socle d'une « intimité historique »⁽¹⁵⁾ entre les peuples ? Les contributeurs de ce dossier offrent des réponses à l'une ou l'autre de ces questions.

Se penchant sur le roman de Fiston Mwanza Mujila, l'article de Katie Tidmarsh prend comme point de départ le lien établi, dans le texte même, entre les exploitations du corps et du territoire. La mémoire de l'extraction coloniale persiste dans le présent avec « un système mercenaire où tout, même le corps humain, devient marchandise ». En explorant comment le roman croise les mémoires de diverses formes d'exploitation impérialiste et en utilisant les concepts de mémoire multidirectionnelle (Rothberg : 2006) et de contacts de mémoire (Vergès : 2010), Katie Tidmarsh montre comment « le déploiement de ce genre de mécanismes mémoriels sert à faire dialoguer les mémoires d'un impérialisme global sans obscurcir les spécificités de la mémoire collective congolaise ».

L'article de Ninon Chavoz envisage, quant à lui, la cartographie comme piège impérial, qui limite et domine le territoire dans le motif prédominant de l'atlas. La « relecture de la carte » au sein de *Congo Inc.* de Jean Bofane et de quelques peintures de Chéri Samba devient alors le foyer d'une prise de position postcoloniale. Si, dans l'œuvre du premier, la carte offre la possibilité

(15) Nous reprenons l'expression de la réalisatrice Monique Mbeka Phoba lors de l'une de nos discussions avec elle.

d'une reconquête du pays natal, chez le second, la refonte des cartes est envisagée comme « subversion [...] qu'on peut interpréter comme l'énoncé d'un droit de réponse aux reconfigurations coloniales ». L'examen comparé de ces œuvres met en évidence un « renversement systématique des perspectives et une volonté de reconfiguration ludique qui brouille les frontières réelles et imaginaires de la mappemonde ».

La contribution de Magali Nachtergaele analyse plusieurs installations plastiques ou sculpturales qui invitent à fabriquer des « contre-récits » (Citton : 2012) ou « renarrations », remodelant ainsi l'imaginaire historique lié à la période coloniale. Tandis que « Meessen invite à déconstruire les images et à remonter à leurs sources pour les relire d'un autre point de vue », les moulages de Thu Van Tran et Elisabetta Benassi racontent le passé colonial comme « une histoire de la mutilation, de la contamination et du déracinement ». « La fiction plastique, démontre l'autrice, œuvre à rendre tangibles, dans notre présent, des idées, histoires ou "réalités invisibles" ».

Quant à l'article de Maarten Langhendries, il nous propose une analyse de la mise en scène du missionnaire dont la figure a connu ces dernières années un regain d'attention surtout en Flandres avec la pièce de théâtre *Missie* (2007) et le documentaire *Nonkel Pater* (2012). Inspiré des critiques attribuées à *Missie*, pièce accusée, notamment, de renforcer une image irrationnelle et violente de l'Afrique, et interprétée comme trahissant la nostagie d'une Flandre authentique (Ceuppens & De Mul : 2009), Maarten Langhendries analyse le documentaire *Nonkel Pater* et en souligne le caractère essentiellement anecdotique, au service de la répétition de clichés coloniaux. L'analyse confère à cette production culturelle une contextualisation et un cadre critique nécessaires et par ailleurs utiles aux lectrices et lecteurs qui, souhaitant aller plus loin, trouveront pertinent d'y recourir pour décrypter le récent documentaire de la VRT *Kinderen van de Kolonie* ⁽¹⁶⁾ où les voix représentatives de tous les enfants de la colonie, noirs comme blancs, se font entendre.

Les artistes retenus dans ce numéro embrassent toutes et tous l'héritage colonial et le transforme en « matière » à travailler, engendrant substance à réfléchir, à questionner, à dé-penser dans la complexité, la lenteur et l'empathie. À partir d'éléments qui deviennent des topoï de l'histoire coloniale (la figure du missionnaire, les mains coupées, l'ivoire, le caoutchouc, le morcellement de la carte de l'Afrique, etc.), ils et elles reconfigurent le temps et l'espace, créent de nouveaux récits, superposés, entremêlés, permettant ainsi « de reconnaître les béances qui zèbrent le beau tableau historique colonial et postcolonial » (Tidmarsh).

Ces productions artistiques si nombreuses révèlent en définitive la faillite de l'État – le belge comme le congolais, d'ailleurs – à prendre en charge la mémoire historique de la colonisation. Car si les arts, la culture en général, invitent à (re)découvrir le passé, le comprendre mieux ou autrement, y réfléchir à nouveaux frais, l'État a la responsabilité d'organiser un « travail de gestion du passé », c'est-à-dire, selon les termes du politologue Helmut König, un « ensemble d'actions et de connaissances par lesquelles [...] les démocraties

(16) La série documentaire est disponible sur ce site, consulté le 20 décembre 2019 : <https://www.canvas.be/kinderen-van-de-kolonie>.

[...] tentent de maîtriser l'héritage structurel, personnel et mental de l'État précédent, la manière dont elles se définissent elles-mêmes et leur culture politique par rapport à leur propre passé accablant » (cité par Schwarz : 2017, pp. 261-262). Ce « travail de gestion du passé », expression que la journaliste et essayiste Géraldine Schwarz (2017) préfère à « devoir de mémoire », vise, pour une nation, à « établir un rapport apaisé avec son passé » et à « aboutir à un consensus » (p. 262) sur les valeurs qu'elle souhaite promouvoir. Comme l'indique cette fois Achille Mbembe : « Memory is the way we put history to rest, especially histories of trauma, suffering and victimization » (Mbembe: 2016, p. 30). Une telle entreprise suppose « qu'un pays reconnaisse sa responsabilité historique » (p. 263) et que cette reconnaissance s'accompagne de gestes et mesures concrets : excuses, multiplication de lieux ou monuments à la mémoire des victimes, transmission de la connaissance du passé via un enseignement rendu obligatoire à l'école. Dans le but de « faire émerger une réflexion en profondeur des enseignements à tirer du passé », « une collaboration suffisante entre les historiens, les intellectuels, les politiques, les juristes et la société civile » (p. 261) est indispensable. Ajoutons à cette énumération les artistes, et souhaitons des politiques un engagement ferme dans cette réflexion constructive concernant le passé colonial.

Bibliographie

BREZAULT (Éloïse), ed. : printemps 2019, *Francoфонia : Enjeux de la mémoire dans la littérature et les arts contemporains de la République du Congo*, 76.

____ : printemps 2019, « Le “théâtre-conte” chez Fiston Nasser Mwanza Mujila : une histoire du présent. Entretien avec l’auteur », *Francoфонia : Enjeux de la mémoire dans la littérature et les arts contemporains de la République du Congo*, 76, pp. 137-144.

CEUPPENS (Bambi) & DE MUL (Sarah) : 2009, « De vergeten Congolees. Kolonialisme, postkolonialisme en multiculturalisme in Vlaanderen », in ARNAUT (Karel), BRACKE (Sarah), CEUPPENS (Bambi), DE MUL (Sarah), FADIL (Nadia) & KANMAZ (Meryem), eds. *Een leeuw in een kooi: de grenzen van het multiculturele Vlaanderen* (Antwerpen, Meulenhoff/Manteau), pp. 48-67.

CITTON (Yves) : 2012, « Contre-fictions : trois modes de combat », *Contre-fictions politiques, Multitudes*, 48, pp. 72-78.

CUKIERMAN (Leïla), DAMBURY (Gerty) & VERGÈS (Françoise) : 2018, *Décolonisons les arts !* (Paris, L’Arche).

DEMOS (T. J.) : 2013, *Return to the Postcolony : Spectres of Colonialism in Contemporary Art* (Berlin, Sternberg Press).

GODDEERIS (Idesbald) : 2015, « Postcolonial Belgium : the Memory of the Congo », *Interventions : International Journal of Postcolonial Studies*, 17, 3, 2015, pp. 434-451.

LANDSBERG (Alison) : 2004, *Prosthetic Memory : The Transformation of American Remembrance in the Age of Mass Culture* (Columbia University Press).

LISMOND-MERTES (Arnaud) : mai 2019, « Tervuren rénové, une lecture critique », *Ensemble ! Pour la solidarité, contre l’exclusion*, « Tervuren, 2019 : Nouveau musée décolonial », 99, pp. 63-72.

MADSEN (Kristian Vistrup) : 2019, « Sammy Baloji – interview : “I’m not interested in colonialism as a thing of the past, but in the continuation of that system” », *Studio International*, disponible et consulté en ligne le 6 janvier 2020 : <https://www.studiointernational.com/index.php/sammy-baloji-im-not-interested-in-colonialism-as-a-thing-of-the-past-but-in-continuation-of-that-system>.

MBEMBE (Achille) : 2016, « Decolonizing the University », *Arts & Humanities Higher Education*, 15, 1, pp. 29-45, disponible et consulté en ligne le 10 janvier 2020 : http://www.historicalstudies.uct.ac.za/sites/default/files/image_tool/images/149/Decolonizing%20the%20university%20New%20Directions%20-%20Achille%20Joseph%20Mbembe.pdf.

____ : 2000, *De la postcolonie. Essai sur l’imagination politique dans l’Afrique contemporaine* (Paris, Karthala, « Les Afriques »).

MWANZA MUJILA (Fiston) : 2014, *Tram 83* (Éditions Métailié).

QUIJANO (Aníbal) : 2007, « Race » et colonialité du pouvoir », *Mouvements*, 3, 51, pp. 111-118.

ROTHBERG (Michael) : 2006, « Between Auschwitz and Algeria : Multidirectional Memory and the Counterpublic Witness », *Critical Enquiry*, 33, pp. 158–184.

SCHWARZ (Géraldine) : 2017, *Les Amnésiques – récit* (Paris, Flammarion).

VERGÈS (Françoise) : 2010, « Wandering Souls and Returning Ghosts : Writing the History of the Dispossessed », *Yale French Studies*, 118/119, pp. 136-154.

RÉSUMÉ

Sabrina PARENT, Véronique BRAGARD & Maurice AMURI, *Entre évitement et ressassement : le spectre colonial belge dans les productions littéraires, artistiques et culturelles*

Face à l'ignorance, par une grande partie de la population belge, de son propre passé colonial et face au déni que semblent éprouver les politicien.ne.s belges à l'égard de ce même passé, les auteurs mettent en avant les productions des écrivain.e.s et artistes de l'extrême contemporain qui osent appréhender le fait colonial, le transformer en matière à travailler et substance à réfléchir. Ce faisant, elles et ils contribuent à faire du passé une source active d'enseignements éthiques.

Passé colonial – Déni – Ignorance – Spectre – Évitement – Ressassement

ABSTRACT

Sabrina PARENT, Véronique BRAGARD & Maurice AMURI, *Between Avoidance and Rehashing : the Belgian Colonial Spectre in Literary, Artistic and Cultural Artefacts*

Addressing Belgium's colonial past ignored by the majority of the country's population and facing the denial of that past by Belgian politicians, the authors highlight how contemporary literary and artistic productions embrace the colonial heritage and transform it into a material for artistic work and a subject of debate. In doing so, artistic productions contribute to making the past an active source of ethical lessons.

Colonial Past – Denial – Ignorance – Spectrum – Avoidance – Rehashing

SAMENVATING

Sabrina PARENT, Véronique BRAGARD & Maurice AMURI, *Tussen vermijden en herkauwen : het Belgische koloniale 'spook' in literaire, artistieke en culturele producties*.

Geconfronteerd met zowel de onwetendheid over het eigen koloniale verleden bij een groot deel van de Belgische bevolking, als met de ontkenning van datzelfde verleden door Belgische politici, richten de auteurs de aandacht op producties van hedendaagse schrijvers en kunstenaars die de koloniale erfenis opnemen en omvormen tot een basis voor hun artistieke werk en debat. Op deze manier maken ze van dat verleden een bron voor etische lessen.

Koloniaal verleden – Ontkenning – Onwetendheid – 'Spook' – Vermijding – Herkauwen